

Dans sa *Réponse*, Jacob Spon rappelle au P. de La Chaize les diverses objections des Réformés contre l'Eucharistie, le culte des images, etc. ; puis il termine ainsi : « Je vous remercie, au reste, très humblement de la bonté que vous avez pour nos imprimeurs, et mon remerciement auroit fait toute ma lettre, si je n'eusse cru être obligé de répondre aux sollicitations cordiales dont vous m'avez honoré, par une ouverture aussi sincère de mon cœur que vous la pourriez souhaiter, vous conjurant de recevoir en bonne part la liberté que j'en ai prise, et de me croire inviolablement,

« Monsieur, etc... »

L'étude de l'antiquité ne détourna jamais Spon de l'exercice de la médecine, dont il fit toujours son occupation principale : « Les antiquités, dit-il, dans une lettre qui a été imprimée, ne sont proprement que mes jeux de cartes. » Il avoue cependant que cette concurrence d'études nuisit à sa réputation comme médecin, quoiqu'il apportât dans la pratique un extrême désintéressement, à l'exemple de son père ; car il ne fut pas moins estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Dans un moment où il paraissait devoir être nommé garde des antiques du roi, il écrivait à l'abbé Nicaise, son ami : « Il n'y auroit pas d'homme moins propre que moi pour cette place ; et, outre que je ne suis pas assez habile, je ne suis bon que pour moi-même, n'ayant pas l'esprit assez ouvert, ni assez courtisan. La cour est mon véritable antipode ; et, plutôt que d'y accepter quelque emploi, je fuirai *ad Garamantas*. » Il était protestant, comme nous venons de le voir, et plein de zèle pour ses croyances. Il voulut en justifier l'antiquité, dans la lettre qu'il adressa au P. de La Chaize ; elle eut plusieurs éditions, et le célèbre Arnould ne la crut pas indigne d'une réfutation.

En 1682, il entreprit un voyage dans les provinces méridionales de la France, pour en visiter les eaux thermales ; le bruit se répandit qu'il était allé porter des lettres aux Eglises